

Mucem. Exposition jusqu'au 27/10
d'artistes confrontés à la société.

Entre Marseille et Casablanca

■ « Pour autant qu'un musée » est une balade filmée* de Martine Derain et Jean-François Neplaz, réalisateurs marseillais, entre les deux rives de la Méditerranée. En l'occurrence, ici Marseille et là-bas Casablanca.

C'est un va et vient entre le port et la gare de la cité phocéenne raconté par Martine Derain à un public attentif et participatif dans cette ville marocaine et plus exactement à l'intérieur des locaux de l'association La Source du Lion. Dans ce documentaire de 40 minutes, on voit des images d'archives, une sorte de baraquement (en lieu et place actuelle du mémorial du génocide) où les immigrés, d'abord algériens, arrivaient pour se faire enregistrer avant d'aller sur les chantiers. Le ministère du Travail et de la Sécurité sociale occupait la place du Mucem. Dans la seconde moitié du XXe siècle, le J4 était la place des ouvriers maghrébins. Mélange d'images d'hommes voguant sur un bateau baptisé « Avenir » avec des voix en Arabe ou en Français avec accent racontant leur arrivée à Marseille. Ils passent les douanes, les valises fermées par des cordes ouvertes à la fouille, puis la police des frontières.

Un photographe arménien portraiture les immigrés

La narratrice Martine Derain évoque, non loin du port, l'existence d'un photographe arménien, lui-même étant passé par-là, qui tirait le portrait de ces travailleurs étrangers dans leurs plus beaux costumes. L'un avec le bras ou la jambe cassée, l'autre au bras de sa fiancée ou à ses pieds, un pot de fleurs. « Des photos voyageuses parce qu'elles passent de main en main », selon la formule de la réalisatrice-narratrice. Laquelle se souvient de son geste politique en filmant la manifestation à Marseille de vieux ouvriers retraités dont les impôts avaient décidé, sous l'impulsion du gouvernement, de ne pas enregistrer leurs

déclarations, les excluant ainsi de la CMU, des allocations logement, de la sécu et de la carte transports. Immense émotion de voir ces visages d'hommes dignes refusant l'écrasement, en recherche d'émancipation qui fait peuple, toujours d'après elle.

Un récit entre hospitalité et hostilité. « *Demande-t-on aux retraités français vivant au Maroc d'abandonner leur droit à la retraite ?* », questionne Martine Derain. Un jeune marocain s'inquiète des discriminations contre les Subsahariens, installés dans un quartier de Casablanca et qui construisent la ville. Il exprime une autre inquiétude : que ces personnes ne soient pas immortalisées parce qu'au Maroc « *On n'écrit pas, on ne prend pas de photos* ». Ce à quoi, une femme répond par le très beau projet de Marguerite Duras qui à l'annonce de la fermeture de l'usine Renault-Billancourt en 1992 voulait écrire les noms et prénoms de toutes les femmes et de tous les hommes qui y avaient travaillé. « Un mur de prolétariat » où seraient consigné(e)s 199.491 ouvriers et ouvrières.

PIEDAD BELMONTE

* Vous pouvez voir ce film (40 mn) sur vimeo.com/100575796

** « *Au commencement le paradoxe habite insidieusement notre vie, nos rapports sociaux, notre environnement, nos pensées, nos actes... Il est le contre-pied des idées reçues, des préjugés et des certitudes logiques. Le paradoxe est un lien, un lieu de rencontre, un espace de débat, un point d'articulation, l'essence même de tout acte de création. (...).*

Générateur de tensions, voire de torsions, le paradoxe lui permet de « déconstruire » pour mieux « reconstruire » et ainsi reconsidérer sa relation au monde et à la société. (...). Chaque artiste dans la cité propose une rencontre, sa rencontre avec les paradoxes de la société ». A voir jusqu'au 27 octobre, l'exposition Passerelle artistique : Etrange Paradoxe, Mucem, bâtiment Georges-Henri Rivière au Fort Saint-Jean.

